

Éthique de l'enfance Entretien de Michaël La Chance avec Charles Juliet

Michaël La Chance

Number 12, Spring 2007

Lire Leopardi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/413ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Chance, M. (2007). Éthique de l'enfance : entretien de Michaël La Chance avec Charles Juliet. *Contre-jour*, (12), 25–38.

Éthique de l'enfance

Entretien de Michaël La Chance avec Charles Juliet

*Michaël La Chance a rencontré Charles Juliet à Montréal au début des années 1990. Attentif à son œuvre, il lui rendra hommage dans *Leçons d'orage* (1998), à l'occasion d'un pèlerinage au monastère de Saorge. Ils se sont retrouvés lors du Festival International de Littérature de mai 2003, à la librairie Gallimard de Montréal, pour cet entretien qui s'appuie surtout sur *Lambeaux* (1995), sur *Affûts* (1990) et sur le récit autobiographique que Juliet donne de ses années d'apprentissage à l'école militaire d'Aix-en-Provence : *L'année de l'éveil* (1989). Dans ce dernier ouvrage, Juliet nous offre une description poignante des turbulences de l'enfance et des fulgurances de l'adolescence : les conditions misérables de l'enfant de troupe, la découverte de l'amour, la trahison de l'amitié, le sadisme des sous-officiers et la futilité du sacrifice dans les rizières de l'Indochine. Grand Prix des Lectrices de Elle en 1989, *L'année de l'éveil* fut porté à l'écran par Gérard Corbiau sous le même titre, en 1990, dans un scénario du réalisateur avec Andrée Corbiau et Michel Fessler. Les propos qui suivent s'attachent tout particulièrement à la solitude de l'enfance et à l'origine de l'écriture.*

Michaël La Chance : Nous avons tendance à oublier l'intensité des expériences de l'enfant. Son expérience de la solitude, de la mort, de la peur, est entière, parfois dévastatrice. Ce sont des expériences intenses, fortes et profondes. Pourtant, nous disqualifions les expériences des enfants, nous croyons que ce sont de petits êtres dont les expériences sont de petites expériences. Nous oublions la solitude profonde que peut vivre l'enfant. Il y a aussi chez l'enfant un poids immense du secret. L'enfance est légère et lumineuse si elle est sans secret. Elle est lourde et sombre lorsqu'elle en est lestée. Pourtant, il y a une nécessité du secret : c'est un des fondements de l'individualité. Le plus souvent, ce secret passe par la sexualité, qu'elle soit avouable ou inavouable. Dans *L'année de l'éveil*, la sexualité est inavouable parce qu'elle désigne la femme du chef, mais — en général — la sexualité se révèle inavouable pour toutes sortes de raisons, et elle devient alors secret. Elle est la montée de l'inavouable en nous. Que ce soit la sexualité ou autre chose, le secret nous met à part des autres, érige un mur de silence entre nous et les autres, la foule bavarde où tout ce qui se dit est aussitôt répété. Nous attendons une parole des autres, qui saura nous toucher, mais il faut aussi avoir une parole en soi qui ne peut rejoindre personne. À l'école, pour le personnage de *L'année de l'éveil*, une seule phrase aurait provoqué la catastrophe : « J'aime la femme du chef ». C'est ainsi que l'on découvre simultanément la présence de l'autre en soi et l'intimité de soi-même, comme inavouable déposé au secret de soi : c'est une phrase, comme « Je t'aime », « Viens me chercher », c'est un nom qu'on ne saurait proférer. Un mot que l'on ne peut prononcer, comme ces fluides que l'on ne saurait sécréter au vu et au su de tous. Le secret a une force de germination : on a le secret en soi comme une gestation clandestine. Le secret de soi-même, c'est là où on met à l'abri le plus précieux, le plus fragile, le plus pur. Ainsi, celle qui n'est pas nommée : « elle », que l'on aime d'un amour impossible. Elle se confond alors avec la souffrance, la solitude, c'est toute l'étendue du féminin, et aussi l'intimité brûlante d'un amour incestueux.

Charles Juliet : Dans ce livre, *L'année de l'éveil*, j'ai relaté ce qu'a été mon existence d'enfant de troupe. Être enfant de troupe, c'était se trouver dans une école militaire. J'y suis resté de douze à vingt ans, après quoi je suis allé dans une autre école. J'ai porté un uniforme militaire pendant onze ans. Dans ces écoles militaires, on était destiné à devenir soit des officiers, soit des sous-officiers. Il y avait plusieurs de ces écoles en France. Depuis, plusieurs de ces institutions ont été supprimées parce qu'elles n'ont pas de raison d'être. Moi, j'ai été dans une école située à Aix-en-Provence et j'ai simplement voulu, en écrivant ce livre, raconter un peu la vie qu'on menait dans cette caserne où on était soumis à une discipline militaire, avec des officiers et des sous-officiers qui nous encadraient, où on défilait pour les grandes dates anniversaires... On était 800 dans cette caserne. On n'avait pas le droit de sortir et aucun contact avec la vie civile. Je sais que maintenant, fort heureusement, les choses ont beaucoup changées, qu'elles se sont améliorées, que cette école est devenue un lycée militaire où l'on entre en seconde. De sorte que les jeunes qui vont dans cette école savent à quoi ils s'exposent. Nous, à l'époque, on était des jeunes enfants, on était placé là soit par des parents, soit par un instituteur. Pour ma part, je me suis retrouvé là, dans ce milieu dont je ne savais rien, et au début, évidemment, j'ai été passablement décontenancé. Il se trouve aussi que mon chef de section m'avait pris en amitié, et qu'il m'a fait sortir chez lui les dimanche après-midi. Et puis une amitié s'est nouée entre sa femme et moi. Cette femme était profondément malheureuse, étant donné que cet homme était un homme maladivement jaloux qui la tenait littéralement emprisonnée. Il s'est noué entre elle et moi, l'enfant que j'étais à cette époque, un tout jeune adolescent, un lien d'affection.

M. L. : En fait, dans la caserne, vous étiez dans les limbes entre l'enfance et la vie adulte. Vous aviez hâte de sortir de l'enfance, sans être pressé de rentrer dans la vie adulte. L'école militaire était un milieu très dur, pourtant il fallait s'y maintenir, car l'échec vous destinait au pire.

C. J. : Dans ce temps-là, c'était la guerre d'Indochine. C'est vrai que pendant ces années, c'était quelque chose qui était toujours présent en moi, en nous, parce qu'on savait que si les choses tournaient mal, on pouvait se retrouver en Indochine et mourir là-bas. J'ai plusieurs copains, plusieurs amis qui sont morts là-bas, à 18 ans et quelques mois, alors qu'ils ne connaissaient rien de cette guerre.

Une fois, on m'avait condamné à quelques jours de cellules. Ça n'avait peut-être rien d'extraordinaire, mais à l'époque j'avais vécu cela très mal. Parce qu'une cellule, par définition, c'est d'être placé dans le noir toute la journée et toute la nuit. Il y avait simplement un petit trou dans une porte en bois, qui donnait sur un couloir sombre. Pendant vingt-quatre heures, on était dans l'obscurité. Quand on n'a rien à faire et que les heures sont si lentes, forcément la pensée travaille et l'on essaie de faire quelque chose avec le peu qu'on a.

Mais cela, c'est très peu de choses à côté de ce que d'autres ont vécu. Dernièrement, j'ai rencontré un Russe qui est né dans un camp de concentration et y est resté jusqu'à ses 17 ans. Il m'expliquait que des gens, une fois libérés au fin fond de la Sibérie, ne pouvaient pas partir parce qu'ils n'avaient pas d'argent. Souvent, ils n'avaient plus de famille, tout le monde s'étant détourné d'eux. Ce que je veux dire, c'est que quand j'ai écrit ce livre, je n'ai pas perdu de vue que ce que j'ai vécu était peu de choses par rapport à ce que d'autres avaient vécu. Je voudrais aussi préciser que pour moi c'était une grande chance que d'aller dans cette école, parce que c'est ce qui m'a permis de faire des études. Sinon, je ne sais pas ce que je serais devenu.

M. L. : Les enfants éprouvent cruellement la souffrance des faux espoirs. Il y a dans le film de Corbiau une scène déchirante — il se déchirera littéralement la voix — où François s'écrie : « Il ne fallait pas me faire croire que j'avais trouvé une famille ! » Plutôt que la familiarité sans lendemain, il préfère la réserve. Il a tant besoin d'un ami qu'il ne peut se permettre de se laisser croire qu'il en a trouvé un, pour être aussitôt déçu. Il préfère le silence à l'agitation bavarde de la pseudo-amitié. Nous pouvons en vouloir à quelqu'un juste parce qu'il a été incapable de l'amitié qu'il semblait promettre.

Ce besoin d'être aimé, apprécié, entouré, sert en fait, chez l'enfant, à conjurer la peur. L'amour seul nous semble de nature à nous arracher de la peur. « La peur, ce mal secret qui a pourri mon enfance », écrivez-vous. L'enfant ressent à tout moment la nécessité de devenir fort : pour cela il faut peut-être passer par le vide ou par l'exclusion, surtout ne pas s'apitoyer. Il y a une nécessité de passer par le vide, de descendre dans le néant pour ressurgir de l'autre côté, du côté de l'autre. La scène du cachot dans *L'année de l'éveil* nous fait toucher le fond, objectiver le sentiment de n'être rien et s'efforcer d'être effectivement rien. Après le cachot, dans le film de Corbiau, il y a cette phrase : « Je n'ai plus de nom. » Il faudrait renoncer à être quelqu'un, à toute fabulation de son avenir. Renoncer donc à toute illusion, surtout celles que les autres ont fabriqué pour nous. Il y aurait une nécessité pour l'enfant, et surtout pour l'écrivain, de passer par là...

C. J. : Je crois que tout ce que j'ai écrit, absolument tout, vient de cette nécessité qui s'est emparée de moi, nécessité de devenir autre que celui que j'étais après cette école où, évidemment, j'avais subi un certain conditionnement. J'avais donc cette personnalité de surface qui m'avait été imposée et je sentais bien qu'elle ne répondait pas à ce que j'étais. J'ai dû longuement travailler pour éliminer cette personnalité-là. Puis après, j'étais un peu dans le vide, je ne savais pas ce qui allait se passer et j'ai dû partir à la découverte de celui que j'étais et que je ne connaissais pas. C'est pour ça que j'ai écrit un journal, mais j'ai compris des années après avoir commencé à écrire que c'était une manière de me révéler à moi-même. Je crois que nous vivons tous cette expérience, nous avons tous à devenir ce que nous sommes. Parce que, curieusement, notre soi-même ne va pas de soi, notre soi-même ne nous est pas donné, nous avons à devenir nous-mêmes. Évidemment, pour certaines personnes, le chemin est plus facile que pour d'autres, pour qui c'est un travail très long, très difficile. Chaque fois, ce travail est fonction de nos origines, de notre histoire familiale, de notre vécu d'enfant, et parfois, on peut trouver là des problèmes, des conflits, des secrets. Il y a ce travail à faire pour rejeter une première personnalité de surface. Je crois que toute cette personnalité-là, qui est

une personnalité superficielle, nous est toujours imposée par une famille, par un milieu social, et aussi par notre désir de nous adapter au milieu. Cette personnalité-là, soit on vit avec elle, même si on s'y trouve mal, même si on s'y trouve à l'étroit, soit on en prend conscience et on essaie de la rejeter, pour tenter de mettre au jour notre personnalité profonde. Je crois que la naissance à soi-même ne peut s'effectuer qu'après qu'il y ait eu un passage par un consentement à la mort. Je crois que toutes les grandes aventures mystiques racontent cette même chose qui est un peu paradoxale, qui est un peu surprenante. Mais tant qu'il n'y a pas ce passage par une acceptation à totalement disparaître, je crois que la naissance spirituelle ne peut se faire. Il faut bien voir qu'il y a en nous quatre grandes dimensions. Il y a la dimension physique, qui est celle du corps, qui est première. Il y a la dimension de la sensibilité, de l'affectivité, des émotions. Il y a la dimension de la pensée, la dimension rationnelle. Et puis il y a aussi la dimension spirituelle, au sens très large du mot, qui, je crois, peut se concevoir en dehors de toute croyance religieuse. Cette dimension spirituelle, ça serait ce travail que nous avons à faire pour devenir pleinement nous-mêmes. Devenir complètement nous-mêmes, cela ne veut pas dire s'enfoncer dans l'égocentrisme, c'est plutôt l'inverse qui se passe. C'est au contraire la nécessité de s'affranchir de l'égocentrisme pour aller en soi vers une dimension tout autre. Et quand cette naissance survient, c'est un tout autre regard qui survient également : un regard sur soi-même, sur les autres, sur sa vie et sur le monde en général. Il y a là une véritable naissance, et l'être nouveau peut parfois être très différent de l'être ancien. Il est arrivé parfois que certaines personnes, ayant vécu cette naissance, changent totalement de vie, allant même jusqu'à changer de noms, tellement est forte pour eux l'impression qu'ils sont devenus quelqu'un d'autre. Je peux dire que tout ce que j'ai écrit, absolument tout, a sa source dans le travail que j'ai fait pour partir du moi et tenter d'arriver au soi. Enfin, ce sont des mots commodes, qu'il est très facile de définir, qui permettent d'en parler sans passer par trop de périphrases.

Moi, je me suis appuyé sur l'écriture, qui a été mon instrument de travail, mais on n'est pas forcé d'utiliser l'écriture. Je crois que toutes les activités professionnelles peuvent permettre aussi d'effectuer ce travail de se découvrir, de se former, de se construire.

M. L. : Les enfants ont une expérience particulièrement vive de l'élasticité du temps. Le temps est ralenti par l'émotion, aussi bien le temps heureux que le temps difficile. Le temps sans émotion file sans épaisseur. Le temps peut être ralenti à ce point que l'on va vers une sortie extatique du temps, mais ça, c'est autre chose. Ce qui vous préoccupait comme enfant, c'était le ralenti de l'ennui.

C. J. : Pour moi, l'enfance, ça a été la peur de l'ennui, la peur constante, la peur des adultes, la peur de l'obscurité. Cette peur, je crois que beaucoup d'enfants la connaissent, mais chez moi, elle a été particulièrement forte. Puis l'ennui aussi, parce que j'ai d'abord eu une vie de petit paysan, je gardais des vaches à longueur de temps. Après, dans cette école militaire, on était bloqué dans la caserne. Le dimanche, on sortait au pas cadencé, on allait s'asseoir sous les pins, en direction de la Sainte-Victoire, et on revenait au pas cadencé. C'était toujours l'ennui, toujours cette sensation d'être coupé de la vie. On voyait les lumières de la ville, mais on n'y participait pas, on n'était pas là-bas. L'ennui venait souvent aussi du fait que je me sentais obligé de faire des choses que je n'aimais pas, qui ne me convenaient pas. Il y avait ce retrait, comme ça, dans un refus de participer, et l'ennui n'en était que plus fort.

M. L. : Vous avez dit que l'écriture était pour vous une recherche de vous-même. Est-ce que cela signifie que vous êtes toujours à la recherche de vous-même depuis toutes ces années, que vous ne vous êtes pas encore véritablement trouvé et que vous ne vous trouverez peut-être jamais ? Avez-vous conservé, au cours des années, les mêmes motivations dans l'écriture ?

C. J. : Non, pour moi les choses ont beaucoup changé. C'est en écrivant un autre livre, qui a pour titre *Lambeaux*, que là j'ai pu remonter assez loin dans ma petite enfance pour comprendre ce qui s'y était passé. Dès lors, grâce à l'écriture de ce livre et à la compréhension qu'il m'a donnée,

j'ai pu me libérer d'une culpabilité inconsciente que je portais en moi. Après avoir écrit ce livre, j'ai été très libéré de cette culpabilité-là qui m'entravait, qui m'empêchait de vivre. Ce fut pour moi une étape très importante. L'écriture se poursuit parce que, même si pendant longtemps elle a été cet instrument grâce auquel je cherchais à faire ce travail, elle répond aussi à d'autres besoins, d'autres motivations. Quand on écrit, et je crois que toutes les personnes qui écrivent pourraient dire la même chose, c'est toujours aussi une lutte contre le temps, contre la mort. C'est toujours ce désir d'essayer de préserver, de fixer dans des mots ce que l'on vit et qui sinon s'effacerait. Ainsi je continue d'écrire, mais il est vrai que les motivations ont changé.

M. L. : Il y a un autre aspect de l'enfance que nous oublions. L'enfant vit cruellement, comme une carence personnelle, le fait d'avoir si peu de réponses. Il a honte d'être ignorant, naïf, puéril. L'errance de l'enfant, c'est déjà l'errance de toute une vie : dans cette errance, les mots sont des chemins — il y a un rôle peut-être plus heuristique que thérapeutique de l'écriture. Le fait de se sentir démuné devant les grandes questions de l'existence nous place au cœur de l'énigme. Et l'énigme nous consume. Ces questions sont brûlantes, elles suscitent une passion d'existence. Dans *L'année de l'éveil*, vous rappelez cette exhortation : « Ne trahis jamais cette chose qui te brûle. » C'est comme si vous aviez reçu cette exhortation de Catherine de Sienne elle-même : « Sans feu intérieur, vous ne ferez rien. » Avez-vous songé à la psychanalyse comme façon d'approfondir le questionnement, ou avez-vous plutôt craint que la psychanalyse n'éteigne les questions ? Avez-vous été tenté, à un certain moment, d'accélérer cette recherche de votre être par la psychanalyse ?

C. J. : Jamais. On m'a effectivement souvent posé cette question. Non pas que je me sois refusé à cette idée-là, mais simplement — ça peut paraître bizarre, mais c'est ainsi —, cette idée ne m'est jamais venue à l'esprit. D'abord, il y a le fait que, quand j'ai commencé à écrire, la psychanalyse était beaucoup moins répandue qu'elle ne l'est maintenant. Je ne savais

pas ce que c'était. Par ailleurs, j'étais tellement passionnément engagé dans l'écriture que j'avais sans doute des œillères. Je savais que pour moi tout devait se jouer là. Je le savais sans le savoir, mais j'étais poussé à ne vivre que cette aventure-là. J'avais le sentiment que, m'étant littéralement jeté à l'eau sans savoir nager, c'était à moi d'essayer de m'en tirer comme je le pouvais. Mais on m'a dit — et ça, ça ne m'était même pas venu à l'esprit —, que mon journal était une autoanalyse. Bien sûr, ce n'est rien d'autre.

Maintenant, j'ai des rapports avec la psychanalyse, dans la mesure où parfois des analystes m'invitent à des colloques. Mais au départ, ce n'était pas du tout un refus, un rejet, c'était tout simplement trop loin de moi. Une fois que les livres sont écrits, on n'arrive pas à donner l'idée de celui qu'on pouvait être quand on a commencé à écrire. Quand j'ai commencé à écrire, j'étais d'une immense ignorance, parce que je n'avais rien lu. Parce que dans cette école militaire, il n'y avait pas de livres, et dans ma famille non plus. Je peux dire que j'ai commencé à lire à partir de 23 ans, quand j'ai commencé à écrire. Je portais encore sur moi cette histoire des enfants de troupes, et c'est vrai que j'ai mis des années pour arriver à me libérer de tout cela. Forcément, ça me conditionnait et je n'avais pas grande ouverture sur le monde. D'ailleurs, pendant très longtemps, je ne savais pas ce que je faisais, je ne savais pas ce que je demandais à l'écriture. J'écrivais, mais en aveugle, sans du tout savoir où j'allais et si même j'allais quelque part. C'était un besoin, voilà, j'ai écrit ce journal sans du tout penser qu'un jour, il allait paraître. Ça peut surprendre, mais c'est comme ça que ça s'est passé.

M. L. : Dans *L'année de l'éveil*, vous gravez quelques phrases au canif sur les lattes du bat-flanc, et vous vous couchez dessus comme si vous pouviez les imprimer sur votre corps, du moins les lire avec votre corps. Pourriez-vous dire quelque chose de votre recherche dans le langage, comment elle vous conduit à la simplicité, au laconisme presque. Est-ce qu'il y a un lien entre l'ascèse langagière qui est la vôtre, surtout dans la poésie, et la finalité que vous recherchez ?

C. J. : C'est certain que je suis attiré par une expression très resserrée, très dense. C'est en fonction de ce que je suis, je dirais de mes déterminismes psychophysiologiques, peut être. Cela me conduit à avoir, par exemple, beaucoup d'intérêt pour l'art roman, l'art extrêmement dépouillé. Je suis porté à écrire comme ça. Il faut voir aussi qu'il y a là l'expression des limites qui sont les miennes. Je suis obligé de me situer à l'intérieur de ces limites-là, j'essaie de cerner toujours au plus près, avec le minimum de mots, ce que j'ai à dire. Très tôt, j'ai voulu écrire avec l'esprit d'un scientifique, parce que très tôt j'ai pris conscience qu'avec l'écriture, on pouvait enjoliver, déformer les choses. J'ai plutôt essayé de me situer à distance de ce que j'avais à dire, d'être le plus neutre possible. Parce que quand on écrit sur soi, à partir de soi, le grand risque c'est toujours la complaisance. Je sentais obscurément qu'il fallait que je me mette le plus loin possible de moi, de ce que j'avais à dire, pour écrire. D'autre part, c'est vrai que pendant toutes ces années, quand j'ai commencé à écrire ces poèmes, parfois je suis resté des journées entières chez moi, à ne rien faire, sans même pouvoir écrire, occupé à la seule pensée, toujours occupé à essayer de cerner ce qu'on peut appeler le centre. C'est un besoin qui était en moi, je peux mal l'expliquer. Ça m'était donné, c'était une obligation.

M. L. : Puisque vous parlez de vous-même, quel effet cela vous fait-il de rendre public votre journal, de divulguer vos pensées, d'apporter sur la place publique vos réflexions personnelles ?

C. J. : C'est une très bonne question. Quand j'ai commencé à publier, c'est vrai que j'étais très mal, parce que j'avais vécu très seul, pendant de longues années. J'étais marié, mais je vivais malgré tout très à l'écart de la société, en sortant très peu, parce que je ne pouvais vivre autrement. Et donc, tout à coup, quand les livres sont parus, ce sentiment que je m'exposais aux autres, aux jugements des autres, ça a été très difficile à vivre. J'ai beaucoup appréhendé. Surtout que je publiais un journal et que ce journal, comme je ne savais pas qu'il allait se publier, je l'avais écrit en me livrant totalement, sans jamais me cacher. Donc au départ, j'ai vécu ça

très mal. Puis j'ai reçu des lettres où l'on me disait que ces livres avaient aidé certaines personnes, des lecteurs et des lectrices, à faire un certain chemin, parfois à sortir d'une dépression ou à se sentir moins seul. Au début, j'étais très incrédule, parce que les deux premiers tomes de mon journal sont de tonalité très sombre. Je me demandais bien comment des livres comme ça pouvaient aider qui que ce soit. Et puis après, j'ai compris que finalement ce qu'on demande peut-être à un livre, c'est de trouver des mots vrais, des mots justes, qui nous révèlent aussi à nous-mêmes. C'est bien sûr que ce ne sont pas des mots lénifiants qui peuvent apporter du bien-être à quelqu'un, mais plutôt des mots vrais, grâce auxquels la personne pourra mieux comprendre ce qu'elle est. Donc maintenant, quand je publie un journal, ce qui vient de m'arriver, je n'ai plus du tout la même appréhension que par le passé. Je crois même que c'est peut-être la fonction de l'écrivain que de chercher des mots qui vont être proposés à autrui et qui vont peut-être aider autrui à se sentir moins seul. Je me souviens très bien qu'à l'adolescence, je bouillonnais de choses et que je n'arrivais pas à en parler. Je crois que bien des êtres aussi n'ont pas les mots qui leur permettraient de se dire. Ils ont d'autant moins les mots qu'ils sont coupés de leur intériorité. Je crois que lire un bon livre, c'est littéralement se découvrir à travers ce qu'on lit : un bon livre nous donne ce que nous possédions et que nous ne savions pas posséder. Un bon livre nous fait prendre conscience de choses qu'on a vécues et qu'on ignorait. Tout à coup, on a cette sensation d'un brusque afflux de vie et d'être, alors que ce sont simplement des choses que l'on trouve en soi, mais dans des régions ignorées.

M. L. : Quels ont été vos passeurs les plus importants, et tout particulièrement ceux qui vous ont apporté leur soutien avant publication ?

C. J. : Forcément, au cours de ce cheminement, j'ai été beaucoup aidé par de belles rencontres, et des lectures, bien sûr. Pendant plusieurs années, l'essentiel de mon temps a été consacré à la lecture parce que je n'arrivais

pas à écrire, j'étais écrasé par l'admiration que je portais aux écrivains que je lisais. L'œuvre de Beckett a beaucoup compté pour moi à une époque où je me sentais très proche de ses personnages. Mais par la suite, ma propre évolution m'a conduit à m'éloigner de son œuvre, alors il y a eu beaucoup de livres qui ont été importants. Il fut un temps où j'ai beaucoup lu Kazantaki, l'écrivain crétois. J'avais été totalement bouleversé par sa biographie de François d'Assise, *Le pauvre d'Assise*. Et puis j'ai beaucoup lu les mystiques aussi, de toutes les traditions, les textes des sages venus d'Extrême-Orient, tout cela a beaucoup compté pour moi. En fait, je n'osais pas penser ce que je pensais. Il me fallait éventuellement aller à la rencontre de personnes, il me fallait la lecture pour confirmer que ce que je pensais, je pouvais continuer à le penser. Lorsqu'on vit cette aventure-là, on se trouve vraiment dans une très grande solitude, on vit selon des valeurs qui sont tout autres que celles qui prévalent dans la société. On se sent si seul que l'on se dit : forcément je suis en train de me fourvoyer et il faut que je revienne un peu à ce que pense toute la société qui m'entoure. Il y a là une double cause de confusion, parce qu'on se refuse à ce que l'on pense. Je pressentais en moi le vrai, mais je n'osais pas le rejoindre. C'est en lisant les œuvres des grands mystiques que j'ai fini par accepter ce que je pensais.

M. L. : L'écriture doit échapper au bavardage littéraire, ce sont des mots qui conduisent au silence, des effets de langage qui conduisent au non-langage.

C. J. : Oui, parce qu'écrire c'est en fait tenter de se rendre toujours plus conscient et c'est encore un moyen, je dirais, d'exciter notre activité intérieure. Parce que le plus souvent, quand on est pris dans la vie, on est vide, ou bien on pense à tout autre chose. Dès l'instant où l'on se met devant une feuille, c'est pour rejoindre en soi ce besoin de vivre le meilleur, je dirais. L'écriture, c'est toujours ce moyen-là d'exciter la source. C'est un moyen d'exciter la pulpe de l'être. Raturer des mots, c'est se raturer soi, je crois. C'est chercher une espèce de perfection que, bien sûr, on n'atteindra

pas. Je crois que chez tous les peintres, chez tous les écrivains, il y a ce désir-là. J'ai eu la grande chance d'être ami avec le peintre Bram van Velde, qui était quelqu'un de très silencieux, de très tourné vers l'intérieur et qui est vraiment un très grand. J'ai eu la chance de parler avec lui, de lui poser des questions et c'est évidemment quelqu'un qui m'a beaucoup apporté. Ce qui était extraordinaire, c'est que quand il parlait, il découvrait en lui-même ce qu'il disait. Ce n'était pas quelqu'un qui avait un savoir et qui l'exprimait, il y avait des choses qui surgissaient en lui et lui-même en était le premier étonné. C'était fascinant de voir ça.

M. L. : L'écriture est portée par une transposition du sujet dans un Je. Comment résister à la tendance au lyrisme de la vie romancée ?

C. J. : Je crois que pour écrire, il faut tenter de ne pas avoir une image de soi. Le plus souvent nous avons une image valorisante de ce que nous sommes, ou, à l'inverse, une image dévalorisante, péjorative. Dès lors, ça fausse la perception. Je crois qu'il faut arriver à rejeter toutes les images de soi et tenter simplement de dire les choses au plus près de ce que l'on perçoit, sans vouloir enjoliver, sans vouloir diminuer et surtout, je crois, sans vouloir juger. Parce que dès l'instant où l'on juge, tout est faussé. Il faut simplement porter témoignage et livrer les choses sans intervenir sur elles. C'est comme ça que je vois les choses.

M. L. : Avez-vous envisagé que la pratique d'écriture puisse nuire à votre cheminement personnel, que l'exposition qu'elle vous donne — dès lors que vous êtes publié — pourrait vous éloigner définitivement de vous-même ?

C. J. : Oui, tout à fait. J'ai eu très peur. C'est vrai qu'à certains moments de cette recherche, c'était vraiment très aigu, très intense, je me demandais ce que j'allais devenir. Je me disais : finalement, écrire ne me sert à rien,

et je peux peut-être poursuivre cette aventure de manière tout intérieure, intériorisée. C'est vrai que plusieurs fois, j'ai frôlé cela et ça aurait pu se passer. Peut-être que ça aurait mieux valu, je ne sais pas.